

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for Du 2 juin 1904, 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 5 P. M.

UN DANGER

POUR LE PARTI DEMOCRATIQUE.

S. le juge Alton B. Parker, de New York, ne sort pas triomphant du scrutin à la convention nationale démocrate...

Il y a deux jours c'était le tour des démocrates de la Géorgie et du Michigan de recommander à ceux qui les représenteront à St Louis de soutenir la candidature de Parker.

Tout tend donc, au moins pour le moment, à indiquer que le magistrat new-yorkais sera le favori dans la grande course qui va se décider à St Louis.

La victoire serait même assurée dès aujourd'hui à M. Parker s'il ne s'était pas renfermé dans un mutisme dont il est permis de s'étonner de la part d'un homme dont le nom est sur toutes les lèvres...

Il est certain que les démocrates s'accorderont sur un nom offrant toutes les garanties désirables, probablement sur le nom de M. Parker, et que bien conduits ils pourront faire entrer leur chef à la Maison Blanche, mais s'ils veulent s'assurer la victoire ils feront bien de songer à écarter les dangers qui des le début semblent le menacer.

Le fameux tribun du Nebraska, insensible aux défaites successives subies par son parti, a continué d'un cœur léger sa propagande, travaillant ainsi à en démasquer les membres plutôt qu'à les préparer pour les luttes futures.

Et voilà qu'aujourd'hui, à l'heure où le parti démocrate a besoin de toutes ses forces pour donner l'assaut au républicanisme triomphant, M. Bryan intervient de nouveau et fait voter par la convention de son Etat un programme affirmant les principes du programme adopté par la convention nationale de Kansas City en 1900, et exposant ses vues sur les questions nouvelles que doit traiter la convention de St-Louis.

M. Bryan est nommé à la tête de la délégation du Nebraska. C'est donc dire qu'il s'efforcera de faire prévaloir ses vues.

Mais les démocrates ont été battus avec le programme de Kansas City, et il est au devoir de ceux qui se résoudent à St Louis d'en établir un autre qui réponde mieux aux aspirations du pays.

qui réponde mieux aux aspirations du pays. Mais M. Bryan et ses collègues du Nebraska ne se contentent pas de vouloir imposer leurs vues, ils déclarent des maintenant qu'ils ne se soumettront pas à la majorité qui se prononcera à St Louis.

Impossible de faire montre de plus d'indiscipline, de cette indiscipline qui tue les partis. On peut reconnaître du talent à M. Bryan mais quand un homme est ami d'un tel orgueil qu'il méprise l'opinion des autres il devient un danger.

Cinquante ans avant Port-Arthur

LE SIÈGE DE Sébastopol Septembre 1854—Septembre 1855.

Il dura une longue année pendant laquelle assiégés et assiégeants rivalisèrent d'héroïsme et d'abnégation patriotique. Une année de siège dans l'histoire. Il est demeuré l'unique exemple, et cela suffit sans doute pour que les Russes ne désespèrent pas de l'issue d'un siège porté devant Port-Arthur par les Japonais.

Canrobert, qui avait reçu, après la victoire de Alma, le commandement en chef des mains du maréchal de Saint-Arnaud, avait coutume de traduire son admiration pour les Russes par des faits précis. Dans ses entretiens, que M. Germain Bapet a recueillis pieusement, avec une abnégation sincère, Canrobert parlait ainsi des Russes assiégés.

—Pour comprendre ce qu'étaient ses adversaires, rappelez-vous les seize mille marins qui détruisirent en plourant leurs navires pour barrer la passe et qui s'enfermèrent dans les casernes des bastions avec leurs canons, sous les ordres de leurs amiraux, Korniloff, Nakimoff, Istomine; à la fin du siège, huit cents d'entre eux restaient, le surplus et les trois amiraux étaient morts à leurs postes!

Korniloff avait, paraît-il, de beaux traits qui rappelaient ceux de Bonaparte, premier consul. C'était un héros, qui à son enflammer les cœurs de ses marins. Lorsque, à cheval, il parcourait les bastions et qu'il réunissait ses hommes autour de lui: "Enfants, leur disait-il, nous mourrons, mais nous ne rendrons pas Sébastopol!" Et les marins, incapables de faire des phrases, ne possédant peut-être au point de vue intellectuel que le seul sentiment du dévouement à la patrie, répondaient: "Nous mourons, bonjour!" Ils ont tenu parole.

Le premier jour du bombardement, avant de quitter sa de-

meure, Korniloff écrivit à sa femme, lui envoyant une montre à laquelle il tenait beaucoup: "Ici, elle pourrait être brisée par un projectile". Il monta à cheval et parcourut sous notre feu toutes les défenses. Lorsqu'il arriva au bastion du Mat, qui était un nid à bombes, des officiers se jetèrent à la tête de son cheval pour l'empêcher de monter sur les pièces: "Votre vie est trop précieuse, soyez assuré que nous remplissons notre devoir" disaient-ils. "Je le sais; mais, dans ce jour solennel, leur répondit-il, c'est un besoin impérieux de mon âme de voir mes héros sur le théâtre de leurs exploits".

À la tour Malakoff, mêmes observations, même réponse; et, comme il était sur le terrain, un boulet lui enleva une partie du corps: il tomba. On appporta un civière; il fut encore s'y maintenir sur le côté indemne avant de perdre connaissance et dire à ceux qui se pressaient autour de lui: "Dites à tous qu'il est doux de mourir quand la conscience est pure. Sauvez Sébastopol; ne le rendez pas..." Et il s'évanouit pour toujours. J'ai vivement regretté sa mort.

S'il y eût fatalement des périodes d'inaction forcée, combien, en revanche, d'actes de vaillance, de part et d'autre, lorsque des reconnaissances étaient poussées par les troupes françaises et anglaises, quand des sorties étaient tentées avec une singulière audace par les assiégés.

Les alliés purent se rendre compte, à leurs graves dépens, qu'ils n'auraient pas facilement raison de l'héroïsme des Russes, qu'on ne les prendrait pas en y dépensant seulement du courage ou même une folle hardiesse; et qu'il y faudrait encore montrer, avec de la ténacité toute la science stratégique des deux états-majors réunis.

Pendant un an, Canrobert, puis Pélissier, auquel il passa la main au printemps de 1855, ne manquèrent pas une occasion d'envoyer à l'assaut leurs troupes impatientes de se faire tuer. Les Anglais, de leur côté, opérèrent avec une belle vaillance. Mais on ne peut espérer—et on s'en rend compte—des origines, réduire la résistance inouïe des assiégés qu'à la faveur d'une offensive admirablement combinée, portée sur un point déterminé, et où rien ne sera laissé au hasard.

Ce point déterminé on le cherche en vain jusqu'à l'arrivée du général Niel, aide de camp de l'Empereur, chargé d'une mission secrète après de Canrobert, et qui désigne bientôt au commandant en chef la tour de Malakoff comme la clef de Sébastopol.

Le 7 juin 1855, Pélissier emporta le Mamelon-Vert. C'est gagner du terrain. Le 18, on tenta d'enlever Malakoff. L'ennemi veille; sa mitraille fait rage parmi les nôtres. Nous perdons les généraux Mayran et Biquet, le colonel Boudouille et le lieutenant-colonel Paulze d'Ivoy. Nos troupes se battent avec une incalculable ardeur, sans faiblir un instant. Nous perdons plus de 3,000 hommes. A Paris, l'Empereur s'impatiente. Le siège, qui dure trop, n'a donné aucun résultat, à son gré. Il indique un plan qui devra être exécuté, et auquel se refuse Pélissier.

L'Empereur insiste. Pélissier fait mine de ne pas entendre. L'Empereur lui écrit pour lui mettre le marché en main: "... Votre devoir est d'envoyer un ministre de la guerre tous les documents qui peuvent faire apprécier les opérations de guer-

re, et c'est par le gouvernement anglais que les plus importants me parviennent; c'est par les Anglais que j'ai eu connaissance de la libération des généraux des armées spéciales pour l'attaque du 18, et je ne saurais me dissimuler que, si leur avis avait été suivi, il y aurait eu plus de chances de succès. Voulez-vous persévérer dans le siège, il fallait au moins observer les règles générales de l'art des sièges et ne pas lancer à découvert, pendant six cents mètres, des troupes contre les parapets où l'artillerie de l'ennemi n'avait pas été démentée. Vous auriez réussi, par hasard, le 18 juin, qu'à mes yeux vous auriez été tout aussi coupable, et je me suis bien gardé de vous féliciter de la prise du Mamelon-Vert; car, enfin, les soldats que vous faites tuer sans résultat définitif, je ne puis les remplacer. Je vous ai demandé quelles étaient vos pertes, et vous les avez dissimulées. Je vais vous dire ce que vous avez perdu depuis que vous êtes parti de ce commandement: vingt mille quarante hommes, c'est-à-dire l'effectif du beau corps de réserve que je vous avais envoyé pour battre les Russes en rase campagne. Je vous reconnais beaucoup d'énergie, mais il faut qu'elle soit bien dirigée. Ainsi, ou vous consentirez immédiatement à expliquer en détail vos plans au ministre de la guerre, ou vous ne ferez rien d'important avant d'avoir demandé le consentement par télégraphe; ou, si cela ne vous convient pas, vous remettrez de suite, en mon nom, au général Niel, le commandement de l'armée. Personne ne connaît cette lettre; c'est à vous de choisir."

Cette lettre, grâce au maréchal Vaillant, ne parvint pas à son destinataire. On la retrouva plus tard dans les papiers de l'Empereur à de plus bienveillants sentiments, écrivait, au témoignage de M. Germain Bapet, sur son carnet, à la date du 5 juillet: "Je crois avoir rendu un immense service en empêchant cette lettre d'arriver à destination." L'attaque suprême de Malakoff est pour le 3 septembre. Au général Niel, qui lui disait que tout dépend de la prise du bastion, le général MacMahon répond:

—J'y entrerais et soyez certain que j'en sortirai pas vivant. Le matin, reconstruit l'état-major anglais, le général Simpson questionne MacMahon: —C'est vous qui attaquez Malakoff? —Oui, à midi, je ferai monter à l'assaut et quelques minutes après je serai sur la orete et vous y verrez flotter le drapeau tricolore.

—Mais vous êtes donc sûr de triompher rapidement? —Oui, oui, à midi et quelques minutes je serai maître de Malakoff. —Oh! alors, je suis heureux que vous m'en donniez l'assurance.

A midi, le signal est donné. Moins d'une demi-heure après, le fanion de MacMahon flottait sur la tour de Malakoff et s'y maintenait jusqu'à la fin.

Le siège de Sébastopol coûta à la France 5 généraux tués et 7 blessés, 8 colonels tués, 823 officiers sans hors de combat, 7,000 sous-officiers et soldats. Quant au général Pélissier, qui avait mené les armées alliées à la victoire, il fut fait maréchal de France et duc de Malakoff.

MORT D'UN SAVANT.

Emile Sarrau, qui vient de mourir à Paris, à soixante-sept ans, n'était pas seulement un grand savant qui a instruit et formé maintes générations de polytechniciens, c'était un lettré et un musicien.

Il était aussi estimé comme savant qu'aimé pour ses qualités de cœur et d'esprit. Ancien élève lui-même de Polytechnique, il était de la promotion du président Carnot et d'Armand Silvestre, qui lui dédia plusieurs de ses poésies. Très indépendant de caractère, il se complaisait et renfermait dans son poste de professeur et ne vicia jamais, malgré sa réputation et sa valeur, à aucune fonction et à aucune Académie. Il ne voulait même pas relever et porter les titres nobiliaires fort authentiques de sa famille, une des plus anciennes de Gironde. Elle était originaire de Montthaurin (Lot-et-Garonne) et comptait d'illustres alliances, notamment avec les d'Haroulstein et les Villars.

Comme la plupart des familles nobles du duché d'Albret, les Sarrau devinrent protestants. Un des leurs, Claude de Sarrau, fut un des apologistes les plus fougueux du protestantisme et a laissé une correspondance très intéressante avec Christine de Suède. Sa fille, la marquise de Villars, conspira pour soulever la Normandie et fut décapitée en place de Grève avec le chevalier de Rohan, pour crime de lèse-majesté. Eugène Sue a écrit un de ses meilleurs romans, "L'attribution", sur cette conspiration avortée.

Après la Révolution, la branche des Sarrau, dont était le savant polytechnicien, ne reprit ni titre, ni particularité. Emile Sarrau n'en entretenait pas moins d'excellentes relations de parenté et d'amitié avec ses cousins, les comtes Henri et Armand de Sarrau de Boyvet, dont les familles habitent Bordeaux et y sont si justement considérées. Sous le règne de Louis XIV, la famille de Sarrau était revenue à la foi catholique.

ANECDOTE.

On va donner une grande fête nocturne en l'honneur d'Henry Monnier, et les anecdotes pleurantes sur l'inventeur de Joseph Prudhomme. L' "Aurore" qui donne à remâcher à ses lecteurs les "Mystères de Paris", d'Eugène Sue, publie une anecdote sur Sue et Monnier.

Ils étaient très liés. Un jour, après avoir attendu indéfiniment dans l'antichambre d'Eugène Sue, Monnier s'empara de deux plats de vermeil destinés aux lettres et aux cartes de visite. Le concierge cria: "Au voleur!" Grand esclandre. On court chercher la garde et l'on conduit sans délai Monnier devant le maître de la maison qui s'écria: "Tiens, c'est toi? comment vas-tu?" "Je savais bien, dit Monnier, en éclatant de rire, que je parviendrais à te voir." On renvoya la garde au poste et le concierge à sa loge.

Les solliciteurs qui font, en vain, antichambre chez les hommes politiques d'aujourd'hui se sentent peut-être fort aises de connaître ce moyen un peu vif de faire ouvrir une porte trop bien gardée, ajoute l' "Aurore".

COW PEAS. A vendre: les pois pour tous usages. J. T. G. Bonn, marchand de grain. Ang. des rues Poydras et Sud Peters. 6 ans - 2 mois - metre vend sans.

NOTRE

Nouveau Feuilleton

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un feuilleton nouveau: "La Fauvette du Faubourg", feuilleton des mieux écrits et dont l'intrigue est parfaitement menée.

L'œuvre est d'un écrivain de haut mérite, Henri Germain, elle abonde en situations émouvantes qui, assurément, seront du goût de ceux qui aiment les émotions fortes, poignantes; mais à côté de récits auxquels sont mêlés des personnages de caractères divers, sont des pages délicieuses qui représentent le lecteur des sensations qu'il a éprouvées l'instant d'avant et qui l'ont profondément remué.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLÉTIQUE.

La popularité de la troupe de Wells, Dunne et Harlan augmente chaque jour. Le talent spécial de Little Chip et de Mary Marble est fort apprécié et on applaudit ceux qui les entourent sur la scène du casino. "By the Sad Sea Waves", l'opéra que donne la troupe la semaine prochaine, est acclamé et on s'attend à ce qu'il écluse. "The Knickerbocker Game" les succès de cette semaine.

WEST END.

Toujours foule au West End, où l'on entend les artistes de l'orchestre du professeur Paolotti et où un programme de vaudeville attrayant est exécuté chaque soir, pendant que le lac envoie sa brise rafraîchissante.

La semaine prochaine, spectacle entièrement nouveau, égal, sinon supérieur, à tous ceux de la saison.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Les enfants terribles et leurs questions embarrassantes. —Père, mère, s'informe Toto, puisque tu es un homme c'est un homicide, un enfant un infanticide, un roi un régicide, quel est-il de tuer un Suisse? —Dame, c'est un Suisse... Ah! tu m'en vas jouer!

A table. On vient de servir un poulet au madère. —Que dites-vous de ce mets? —dit un convive à sa voisine. —Ma foi... il serait parfait, si le poulet était assés jeune que le madère, et si le madère était assés vieux que le poulet!

LES MASSACRES D'ARMÉNIENS.

Paris, 2 juin.—Le ministère des affaires étrangères a été avisé de l'arrivée à Constantinople du consul russe chargé des investigations au sujet du récent massacre d'Arméniens.

Les consuls français et anglais qui ont aussi participé à cette enquête ne sont pas encore de retour. Une dépêche envoyée de Constantinople annonce que 5000 Arméniens ont été massacrés par les Turcs pendant les derniers troubles.

Le ministère des affaires étrangères doute de l'exactitude de ce chiffre.

L'escadre américaine à Tanger.

Washington, 2 juin.—Le département de la marine a reçu un télégramme du contre-amiral Chadwick annonçant que la canonnière "Marietta" est partie de Tanger aujourd'hui pour Gibraltar. On suppose à Washington que ce navire est resté dans le but de chercher la malle et ses provisions fraîches pour l'escadre. Les deux villes ne sont séparées que par une trentaine de milles.

Il n'y a eu aucun incident nouveau aujourd'hui au sujet de l'affaire Perdicaris. Le contre-amiral Chadwick va attendre patiemment le résultat de la pression exercée sur le Sultan du Maroc par les représentants de l'Angleterre, de la France et des Etats-Unis en vue d'obtenir la relaxation de Perdicaris et de Varley.

Tué pendant une évasion.

Columbus, Ohio, 2 juin.—John W. Manning, un prisonnier militaire aux casernes des Etats-Unis, a été tué instantanément aujourd'hui par le soldat Speck, une sentinelle, pendant qu'il essayait de s'enfuir. Il était détenu sous l'accusation de dévotion, après s'être enlevé frauduleusement trois fois et après avoir déserté à deux reprises différentes.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an: \$6.00. 6 mois: \$3.00. Pour la Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.00. Un an: \$7.50. 6 mois: \$3.75.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraitra le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$7.00. Un an: \$3.00. 6 mois: \$1.60. Pour la Mexique, le Canada et l'Etranger: \$1.00. Un an: \$2.00. 6 mois: \$1.25.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition paraît chaque dimanche. Les personnes qui veulent s'abonner doivent adresser les mandats à M. AGENTS: MANDATE-POSTAL ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

Commenté le 7 Janvier 1904

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit Par PIERRE SALES QUATRIEME PARTIE. LE SECRET DE LA TOMBE.

gèrent que des saluts. Le surlendemain, Jean recevait ces mots: "Mon oncle Jean, qui vent bien s'occuper de mes affaires, de s'entendre avec vous pour la restitution totale d'une fortune qui n'est pas à moi."

"Je vous prie de présenter à ma tante et à ma cousine Arlette l'expression de ma sympathie la plus douloureuse. "Votre neveu bien malheureux qui n'oubliera jamais votre bonté et votre inutile générosité. "Jacques de HERFORD-DOUGLAS."

M. Lehuchois se présenta, en effet, à Aspremont, humble, doux, déjà tout entier du parti de Jean de Vitray. Seulement, il se trouva que Jean de Vitray n'était pas lui-même de son parti. Et il traita cette question de fortune avec une extraordinaire légèreté; elle n'avait d'importance pour lui que dans la mesure où elle était un obstacle à son mariage.

—Mon oncle Tibarce n'en vent rien déclarer; je suis bien assez riche. Senis, les cinq millions de Le Boutu doivent leur être restitués. Lehuchois le quitta, pénétré d'admiration pour un si beau dévouement. L'unique avantage que Jean

veut retirer de la découverte de la vérité, c'est que la situation de Marthe serait immédiatement régularisée; veuve du duc de Herford-Douglas, elle n'avait plus qu'à épouser, devant les lois françaises, le baron Jean de Vitray; et leur mariage ferait Arlette leur fille légitime aux yeux de tous.

La semaine suivante, quand il put marcher un peu, Jean fit venir Arlette et Gracieuse auprès de lui, puis Claude et Le Boutu, et la bonne Françoise, et la douce Cathé. Et, un après-midi, Jacques qui, toutes les semaines, venait régulièrement prier dans la petite chapelle d'Aspremont, eut l'intense et délicieuse émotion d'y trouver cette belle réunion de famille et d'amitié, groupée autour de Jean de Vitray, qui s'était déjà agenouillé sur la dalle.

Il eut une longue, mais douce crise de larmes. Et l'immense consolation lui vint lorsque, tout naturellement, il se trouva entouré... embrassé par Arlette... Cela s'était fait instinctivement, ces deux jeunes cœurs se fondant l'un dans l'autre, comme font certaines fleurs au printemps.

Et un mélancolique mais si pur, si céleste sourire les unit que Marthe murmura, en se pressant contre son Jean bien-aimé: —Je crois bien, mon ami, que nous ne nous connaissons plus que

des larmes de bonheur.

Construction de navires.

New York, 2 juin.—Le correspondant du "London Times" à Vienne, commentant le rapport d'après lequel le "Stabilimento Technico" de Trieste sera bientôt chargé par le gouvernement russe de construire cinq croiseurs blindés, d'un déplacement de 3,000 tonnes, et d'une vitesse de 21 nœuds, dit que la construction de ces croiseurs ne constituera pas une violation de neutralité de la part de l'Autriche, puisque les canons et les munitions de guerre seront expédiés dans des ports russes. Si le contrat pour la construction de ces navires est signé il représentera la somme de \$12,500,000.

Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants en Dentition.

Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS.

Mrs. WINGLOW'S SOOTHING SYRUP a été employé depuis plus de soixante ans avec un succès fait par des MILLIONS de MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION. IL CALME L'ENFANT, AMOÛLIT LES GUMMES, APaise toute DOULEUR, GUÉRIT les COLIQUES VENTRÉES et est le meilleur remède de la DIARRHÉE. En vente chez les pharmaciens dans toutes les parties du monde. Ayez soin de demander Mrs. WINGLOW'S SOOTHING SYRUP, et de vous en servir sans cesse.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

Commenté le 3 Juin 1904.

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain. PREMIERE PARTIE.

UN MARIAGE AU DÉSERT

—Allons, Libert, ma dragonne maintenant?

—La neuve, mon capitaine? —Parbleu! crois-tu que je vais me marier en portant une dragonne fanée? —Dame, mon capitaine, pour ménager l'autre.

—Parceur va; toujours économe, hein! —Est-ce que l'on pense à l'économie, un jour de joie comme celui-ci? —On y pense toujours, mon capitaine; c'est le moyen de faire ses affaires, sauf votre respect.

—Quelle heure est-il? —Onze heures, mon capitaine. —Bien, pressons-nous. Tout en parlant, l'ordonnance agissait avec dextérité, mettait la dernière main à la grande tenue de son officier, le soignait, telle une femme de chambre experte, coquette de la beauté de sa maîtresse.

Le capitaine, superbement campé dans son brillant uniforme de zouave, soutaché d'or, n'écoutait déjà plus le brave garçon qui le servait. Trop de pensées l'agitaient à cette heure solennelle et si douce. Par la fenêtre grande ouverte de l'hôtel du Sahara, où il logeait, son regard énergique et franc, ou s'allumait parfois des larmes passionnelles et attendries, vaguait, sans s'y fixer, sur le site environnant, à la fois pittoresque et grandiose.

C'était à Biskra: la délicieuse oasis qui semble, en ses verdoyantes luxuriantes, l'antithèse vocale par la nature—toute faite de violents contrastes—de l'aridité désolée du désert proche.

Cette ville du Sud constantinien compte sept mille habitants. Par sa situation, elle constitue l'un des postes avancés de la puissance et de la civilisation française, au seuil du Sahara.

Georges de Bassières regardait sans y songer, la chaîne de l'Amar Khraoua ("montagne à la rose rouge") dressant au Nord ses sommets altiers jusqu'au ciel; puis, à l'Est, le tapis jaune du désert, sur lequel apparaissait, à l'horizon, comme une ligne noire, l'oasis de Sidi-Okha.

Enfin, ses yeux errants revinrent au Sud et s'arrêtèrent, posés, sur la merveilleuse forêt des cent cinquante mille palmiers de Biskra que Baudelaire a si admirablement définie en disant: "C'est une végétation architecturale." En effet, les troncs élancés et droits semblent de sveltes colonnes dont les chapiteaux gracieux sont des milliers de palmes irradiées, toutes d'un dessin semblable.

Puis son regard s'abaissa encore, vers les maisons de briques sèches, aux toits en terrasse, et ce fut le ramena naturellement à la réalité de l'heure présente, à